

Riley Sager

La Dernière Fille

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Pagel



Titre original : *Final Girls*

© 2017, Todd Ritter

Première édition originale : Dutton, Random House, 2017
© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti
CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine
www.michel-lafon.com

Pour Mike.

PINE COTTAGE

1 heure du matin

La forêt dardait ses griffes et ses crocs.
Des cailloux, des épines, des branches agressaient Quincy qui courait en hurlant à travers les arbres.

Elle ne s'arrêta pas.

Même quand les cailloux percèrent la plante de ses pieds nus. Même lorsqu'une branche fine la fouetta au visage telle une lanière et qu'une traînée de sang coula sur sa joue.

S'arrêter était hors de question. S'arrêter, c'était la mort. Elle continua donc à courir, alors qu'une ronce enroulée autour de sa cheville plantait ses épines dans sa chair. La tige flexible s'étira, vibrante, avant que l'élan de la fuyarde ne parvînt à la libérer. Quincy s'était-elle fait mal ? Elle n'aurait su le dire. Son corps abritait déjà plus de douleur qu'il n'en pouvait supporter.

Si elle courait, c'était d'instinct, poussée par l'inconsciente conviction de devoir continuer quoi qu'il arrive. Déjà, elle avait oublié pourquoi. Des cinq, dix, quinze dernières minutes, elle ne se rappelait plus rien. Si elle avait dû, pour survivre, se remémorer les raisons de sa fuite, elle serait sans aucun doute tombée raide.

Elle courait donc. Et hurlait. Et s'efforçait de ne pas penser à la mort.

Une lueur blanche ténue apparut dans le lointain, à l'horizon dévoré par les arbres.

Des phares.

Approchait-elle d'une route ? Quincy l'espérait. De même que ses souvenirs, elle avait perdu tout sens de l'orientation.

Elle courut encore plus vite et hurla encore plus fort en se précipitant vers la lumière.

Une autre branche lui fouetta le visage, plus grosse que la première, un véritable rouleau à pâtisserie, et l'impact l'étourdit, l'aveugla. La souffrance palpita dans son crâne, tandis que des étincelles bleues jaillissaient devant ses yeux aux perceptions brouillées. Quand elles s'éclaircirent enfin, elle distingua une silhouette à la lueur des phares.

Un homme.

Lui.

Non. Pas Lui.

Quelqu'un d'autre.

La sécurité.

Quincy pressa le pas. Ses bras couverts de sang se tendirent, comme si cela avait pu attirer l'inconnu plus près. Le geste fit flamboyer la douleur dans son épaule, et, avec la douleur, lui vint non un souvenir mais une conviction ; une conviction si brutale, si atroce qu'elle était forcément vraie.

Elle seule avait survécu.

Tous les autres étaient morts.

Elle était la toute dernière encore en vie.

Quand Jeff appelle, j'ai les mains toutes poisseuses. Malgré mes efforts, la crème au beurre s'est répandue entre mes doigts, où elle adhère comme de la glu. Il ne me reste qu'un auriculaire propre, et je m'en sers pour mettre le téléphone sur haut-parleur.

– Carpenter et Richards, détectives privés, dis-je dans un souffle, telle une secrétaire de film noir. À qui souhaitez-vous parler ?

Jeff joue le jeu, son timbre de gros dur perché quelque part entre Robert Mitchum et Dana Andrews.

– Dégotez-moi Mlle Carpenter. Faut que je lui cause pronto.

– Mlle Carpenter est occupée par une affaire importante. Puis-je lui transmettre un message ?

– Ouais, répond Jeff. Dites-lui que mon vol de Chicago est retardé.

Ma façade s'effondre.

– Oh, Jeff, c'est vrai ?

– Désolé, mon chou. C'est le risque quand on prend l'avion dans la Cité des Vents.

– Un retard de combien ?

– Entre dans-deux-heures et peut-être-la-semaine-prochaine, dit Jeff. J'espère au moins que ce sera assez

long pour que je rate le début de la Saison pâtissière.

– Aucune chance, mon petit ami.

– Comment ça se présente d'ailleurs ?

Je baisse les yeux sur mes mains.

– C'est salissant.

La Saison pâtissière est le surnom que Jeff donne à la période épuisante qui va de début octobre à fin décembre, où s'inscrivent coup sur coup toutes les fêtes chargées en desserts. Il aime le prononcer sur un ton sinistre, les mains levées, en agitant les doigts comme des pattes d'araignée.

Ironiquement, c'est à cause d'une araignée que j'ai les mains couvertes de crème au beurre. Son corps de glaçage au chocolat noir se perche au bord d'un cupcake, au sommet et sur les côtés duquel rampent ses pattes. Quand j'aurai terminé, mes œuvres seront joliment disposées, photographiées et publiées sur mon site web, dans la liste des idées de pâtisseries pour Halloween. Le thème de cette année est « la vengeance du chou-garou ».

– Comment ça se passe, à l'aéroport ?

– Il est noir de monde, mais je crois que je survivrai en m'installant au bar.

– Rappelle-moi si ça se prolonge, dis-je. Tu me trouveras ici, tartinée de crème.

– Pâtisse bien, répond Jeff.

Fin de l'appel, retour au glaçage en forme d'araignée et au cupcake chocolat-cerise qu'il recouvre en partie. Si j'ai bien fait mon boulot, le cœur de confiture devrait couler à la première bouchée. Ce test-là attendra un peu. Pour l'instant, mon souci principal est l'extérieur.

Décorer des cupcakes est plus ardu qu'il n'y paraît, surtout quand le résultat doit être publié en ligne, où

des milliers de gens le verront. Taches et coulures sont interdites. Dans un monde en haute définition, les défauts crèvent l'écran.

Les détails sont importants.

C'est l'un des dix commandements de mon site web, coïncé entre *Les verres doseurs sont vos amis* et *N'ayez pas peur d'échouer*.

J'achève le premier cupcake et m'attaque au deuxième quand mon téléphone s'anime à nouveau. Cette fois, je ne dispose même plus d'un petit doigt propre, aussi suis-je contrainte de l'ignorer. Il continue de sonner en tressautant sur le plan de travail, puis se tait et marque une pause assez brève avant d'émettre un bip caractéristique.

Un SMS.

Curieuse, je lâche la poche à douille, m'essuie les mains et m'empare du téléphone. Le message est de Coop.

Il faut qu'on parle. Face à face.

Mes doigts se figent au-dessus de l'écran. Bien qu'il lui faille trois heures pour gagner Manhattan en voiture, c'est un trajet que Coop a déjà effectué souvent et volontiers. Quand c'était important.

Quand ?

Sa réponse arrive en quelques secondes. *Maintenant. À l'endroit habituel.*

Une pointe d'inquiétude se forme à la base de ma colonne vertébrale. Coop est déjà ici. Cela ne peut signifier qu'une chose : il y a un problème.

Avant de partir, j'effectue à la hâte mes habituels préparatifs pour une rencontre avec lui. Dents brossées. Lèvres peintes. Xanax. Je fais couler le petit comprimé bleu avec deux gorgées de soda au raisin bues directement au goulot.

Dans l'ascenseur, je m'avise que j'aurais dû me changer.

Je porte toujours ma tenue de pâtissière : un jean noir, une vieille chemise de Jeff et des chaussures rouges à talons plats. Le tout couvert de farine et de traces d'aliments divers. Un éclat de crème séchée, sur le dos de ma main, forme une tache bleu-noir à travers laquelle transparait la peau. On dirait une ecchymose. Je l'efface en la léchant.

Une fois dans la quatre-vingt-deuxième Rue, je prends à droite sur une Columbus Avenue noire de monde. Mon corps se raidit à la vue de tant d'inconnus. Je m'arrête pour plonger ma main crispée dans mon sac, en quête de la bombe lacrymogène que j'y garde en permanence. Une foule inspire un sentiment de sécurité mais aussi d'incertitude. Ce n'est qu'après avoir trouvé la bombe que je me mets en marche, les traits contractés en une grimace qui signifie « faites pas chier ».

Malgré le soleil, l'air est empreint de fraîcheur. Typique d'un début octobre à New York, quand le temps semble faire aléatoirement la navette entre le chaud et le froid. Cela dit, l'automne approche à grands pas : quand j'arrive en vue du parc Theodore-Roosevelt, j'y découvre les feuilles des arbres à mi-chemin entre le vert et l'or.

À travers la végétation, je distingue l'arrière du Muséum américain d'histoire naturelle qui, en cette matinée, est envahi d'écoliers. Leurs voix volettent comme des oiseaux entre les arbres. Soudain, l'un d'eux pousse un hurlement et les autres se taisent. Pendant tout juste une seconde. Je me fige sur le trottoir, rendue nerveuse non par le cri mais par le silence subséquent. Toutefois, les voix des enfants recommencent bientôt à s'élever, si bien que je retrouve mon calme et me dirige vers un café à deux rues du muséum.

Notre rendez-vous habituel.

Coop m'attend à une table proche de la vitrine, égal à lui-même. Le visage buriné, dur, qui paraît pensif lorsqu'il est au repos, comme à présent. Le corps à la fois long et épais. De grandes mains, dont l'une porte en guise d'alliance une chevalière universitaire ornée d'un rubis. Le seul changement réside dans les cheveux qu'il coupe toujours ras. À chaque nouvelle rencontre, ils sont un peu plus gris.

Sa présence ne passe pas inaperçue des nounous et des caféinomanes qui s'entassent dans l'établissement. Rien de tel qu'un flic en uniforme pour rendre les gens nerveux mais, même sans sa tenue, Coop est intimidant. C'est un colosse aux muscles proéminents qui roulent sous la peau. Sa chemise bleue amidonnée et son pantalon noir au pli impeccable ne font que souligner sa stature. Il lève la tête à mon entrée, et je remarque l'épuisement dans ses yeux. Il a dû faire le trajet en voiture juste après avoir achevé son service de nuit pour venir jusqu'ici.

Deux grandes tasses reposent déjà sur la table. De l'earl grey avec du lait et une double dose de sucre pour moi. Du café pour Coop. Noir. Sans sucre.

– Quincy, dit-il en hochant la tête.

Il me salue toujours ainsi. C'est sa version d'une poignée de main. Nous ne nous donnons jamais l'accolade. Pas depuis que je me suis désespérément serrée contre lui lors de notre première rencontre. Aussi souvent que je puisse le retrouver, ce moment toujours présent en moi se déroule en boucle jusqu'à ce que je le chasse.

Ils sont morts, ai-je articulé d'une voix étouffée, accrochée à lui. Mes paroles n'étaient que d'épais gargouillis au fond de ma gorge. *Ils sont tous morts. Et Il est toujours là.*

Dix secondes plus tard, il m'a sauvé la vie.

– C’est une vraie surprise, dis-je en prenant un siège.

Il y a dans ma voix un tremblement que je cherche à maîtriser. Je ne sais pas pourquoi Coop m’a fait venir, mais s’il doit m’annoncer une mauvaise nouvelle je veux être calme pour l’entendre.

– Tu as bonne mine, dit-il en me détaillant de ce regard vif et inquiet auquel je suis habituée. Mais tu as perdu du poids.

Sa voix aussi est inquiète. Il songe à ce qui m’est arrivé six mois après Pine Cottage, quand l’appétit m’a quittée au point que j’ai atterri à l’hôpital, où on m’a alimentée par sonde gastrique. Je me rappelle m’être un jour réveillée pour le trouver debout à mon chevet, les yeux fixés sur le tuyau d’oxygène en plastique inséré dans ma narine.

Ne me déçois pas, Quincy, m’a-t-il dit alors. Tu n’as pas survécu à cette nuit-là pour mourir comme ça.

– Ce n’est rien, dis-je. J’ai enfin compris que je n’étais pas obligée de manger tous les gâteaux que je fais.

– Comment ça marche, la pâtisserie ?

– Super. J’ai gagné cinq mille lecteurs au dernier trimestre, plus un nouvel annonceur.

– C’est génial, apprécie Coop. Content que tout se passe bien. Un de ces jours, il faudra que tu fasses un gâteau rien que pour moi.

C’est une autre de ses constantes. Il le dit toujours mais ne le pense jamais.

– Comment va Jefferson ? demande-t-il.

– Très bien. Le bureau des avocats commis d’office vient de lui confier une grosse affaire bien juteuse.

Je me retiens de mentionner qu’elle met en cause un homme accusé d’avoir tué un inspecteur des stupés au cours d’une descente ayant mal tourné. Coop n’a déjà

pas beaucoup d'estime pour le boulot de Jeff ; inutile de jeter de l'huile sur ce feu-là.

– Tant mieux pour lui, dit-il.

– Il est absent depuis deux jours. Il a dû aller à Chicago pour recueillir des déclarations de divers membres de la famille. Selon lui, ça influencera favorablement le jury.

– Hum... répond Coop, qui n'écoute pas vraiment. Je suppose qu'il ne t'a pas encore demandée en mariage ?

Je secoue la tête. Je lui avais confié qu'à mon avis Jeff me ferait sa demande pendant nos vacances du mois d'août dans les Outer Banks, mais je n'ai pas encore reçu de bague. C'est la vraie raison de ma perte de poids récente. Je suis devenue le genre de petite amie qui fait du jogging dans le seul but de porter une hypothétique robe de mariée.

– J'attends toujours.

– Ça viendra.

– Et toi ? dis-je, ne plaisantant qu'à moitié. Tu as enfin trouvé une copine ?

– Non.

– Un copain alors ? fais-je en écarquillant les yeux.

– Je suis ici pour quelque chose qui te concerne, Quincy, déclare Coop sans même esquisser un sourire.

– D'accord. Tu interrogés, je réponds.

Voilà comment ça se passe entre nous quand on se voit, une ou deux fois par an, parfois trois.

Le plus souvent, ces visites évoquent des séances de thérapie, sans que j'aie, moi, la chance de poser des questions. De sa vie, je ne connais que des généralités. Coop a quarante et un ans, il a servi dans les Marines avant d'entrer dans la police, et c'est au tout début de cette deuxième carrière qu'il m'a trouvée en train de hurler dans les bois. Je sais qu'il patrouille toujours

dans la même ville, celle où se sont produites toutes ces horreurs, mais j'ignore s'il est heureux ou non. Ou satisfait. S'il se sent seul. Je ne reçois jamais de ses nouvelles pendant les vacances. Il ne m'envoie jamais de carte pour Noël. Voilà neuf ans, aux obsèques de mon père, il est resté assis au dernier rang et s'est faufilé hors de l'église avant que je puisse le remercier d'être venu. Ce qui se rapproche le plus chez lui d'un geste d'affection, c'est m'écrire pour mon anniversaire, toujours le même texte : *Encore une année que tu as failli ne pas connaître. Profites-en.*

– Jeff finira par se décider, dit-il, infléchissant à nouveau la conversation en fonction de ses besoins. Je parie pour Noël. Les mecs aiment bien faire leur proposition à ce moment-là.

Il avale une grande gorgée de café. Tout en sirotant mon thé, je ferme les yeux et les garde clos un instant, dans l'espoir que l'obscurité me permettra de sentir le Xanax agir. Au lieu de cela, je suis plus angoissée qu'en arrivant.

Quand j'ouvre les yeux, c'est pour voir une femme élégante entrer dans le café avec un très petit garçon grassouillet et tout aussi bien vêtu. Sans doute une jeune fille au pair. La plupart des femmes de moins de trente ans le sont dans ce quartier. Lors des journées chaudes et ensoleillées, elles se bousculent sur les trottoirs – parade de filles interchangeable tout juste sorties du premier cycle universitaire, armées d'un diplôme de littérature et d'une bourse d'études. Si celle-ci retient mon attention, c'est seulement parce que nous nous ressemblons. Le visage frais et apprêté. Les cheveux blonds en queue-de-cheval. Ni trop maigre ni trop grosse. Le produit d'une lignée bien saine élevée au lait du Midwest.

C'aurait pu être moi dans une vie différente. Une vie sans Pine Cottage ni sang ni robe changeant de couleur comme dans un cauchemar atroce.

C'est un moment auquel je repense encore chaque fois que je vois Coop : il a cru que ma robe était rouge. Il l'a dit au standardiste quand il a demandé des renforts. Cela figure sur le rapport de police, que j'ai bien souvent lu, et sur l'enregistrement de l'appel, que je n'ai réussi à entendre qu'une seule fois.

Quelqu'un court parmi les arbres. Une femme blanche. Jeune. Elle porte une robe rouge. Et elle hurle.

Je courais bel et bien à travers bois. Je galopais, même, dans le nuage de feuilles mortes que soulevaient mes pas, insensible à la douleur qui torturait tout mon corps. Et, quoique je n'entende que les battements de mon cœur, je hurlais, oui. Le seul détail sur lequel Coop s'est trompé, c'est la couleur de ma robe.

Une heure plus tôt seulement, elle était blanche.

Une partie du sang était le mien. Le reste appartenait aux autres. À Janelle, surtout, que j'avais tenue contre moi avant d'être blessée.

Jamais je n'oublierai l'expression de Coop quand il a compris son erreur. Le léger écarquillement des yeux. La forme oblongue de sa bouche qu'il empêchait de béer. Le sifflement stupéfié qui lui a échappé – deux tiers choc, un tiers pitié.

C'est l'une des rares choses que je me rappelle pour de bon.

Mon expérience à Pine Cottage se divise en deux parties distinctes. Le début, chargé de peur et de désorientation, où Janelle surgit de la forêt, pas tout à fait morte mais en bonne voie. Et puis la fin, où Coop me trouve dans ma robe rouge-pas-rouge.

Ce qui est arrivé entre ces deux points forme un grand vide dans ma mémoire. À peu près une heure, entièrement effacée.

Le diagnostic officiel parle d'« amnésie dissociative », plus connue sous le nom de syndrome des souvenirs refoulés. Ce que j'ai vécu est trop horrible pour que mon esprit fragile le conserve en lui. Je l'ai donc mentalement excisé. Une autolobotomie.

Malgré cela, bien des gens m'ont suppliée de me rappeler ce qui était arrivé. Des parents bien intentionnés. Des amis mal avisés. Des psychiatres se voyant déjà publier une passionnante étude de cas. *Réfléchis*, me disaient-ils tous. *Réfléchis bien à ce qui s'est passé*. Comme si c'eût pu faire la moindre différence. Comme si me rappeler les détails sanglants eût pu ramener mes amis à la vie.

Pourtant j'ai essayé : thérapie, hypnose, et jusqu'à un jeu ridicule associant odorat et mémoire, dans lequel un spécialiste aux cheveux crépus me bandait les yeux et approchait de mes narines des morceaux de papier parfumés en me demandant ce que chacun m'inspirait. Rien n'y a fait. Dans mon esprit, cette heure-là est un tableau noir effacé. Il n'en reste rien, que de la poussière.

Je comprends cette envie d'informations, ce besoin de détails. Mais, dans ce cas précis, je m'en passe très bien. Je sais ce qui s'est produit à Pine Cottage ; je n'ai pas besoin de me rappeler *comment*. Le problème, avec les détails, c'est qu'ils peuvent aussi constituer une distraction. Quand on en accumule trop, ils masquent la vérité brutale d'une situation. Ils deviennent le collier voyant qui dissimule la cicatrice d'une trachéotomie.

Je ne dissimule pas mes cicatrices. Je fais juste comme si elles n'existaient pas.

Ma comédie se poursuit dans le café. Comme si feindre de ne pas comprendre que Coop s'apprête à me faire exploser une grenade de mauvaises nouvelles sur les genoux pouvait l'en empêcher.

– Tu es en ville pour le boulot ? Si tu restes un moment, Jeff et moi adorerions t'emmener dîner. Il me semble qu'on a aimé tous les trois le restau italien de l'année dernière.

Coop me regarde fixement. Ses yeux sont du bleu le plus pâle que j'aie jamais vu. Plus encore que le comprimé en train de se répandre dans mon système nerveux central. Mais ce n'est pas un bleu apaisant. Ces yeux-là abritent une intensité qui m'oblige toujours à me détourner, alors même que j'ai envie d'y plonger, comme si cela seul pouvait éclairer les pensées cachées juste derrière. Ils sont d'un bleu féroce – du genre qu'on a envie de voir sur l'homme qui nous protège.

– Je crois que tu sais pourquoi je suis là, dit-il.

– Honnêtement, non.

– J'ai de mauvaises nouvelles. Elles n'ont pas encore été communiquées à la presse, mais ça viendra. Bientôt.

Lui.

C'est ma première pensée. Quelque chose en rapport avec Lui. Alors même que je l'ai vu mourir, mon cerveau se rue vers cet univers aussi inévitable qu'inconcevable où Il a survécu aux balles de Coop et s'est échappé, caché pendant des années, avant de refaire surface pour me retrouver et terminer ce qu'Il a commencé.

Il est vivant.

Une boule d'anxiété se forme dans mon estomac, lourde, volumineuse. On dirait une tumeur de la taille d'un ballon de basket. Soudain, j'ai envie de faire pipi.

– Ce n'est pas ça, dit Coop, qui n'a pas de mal à savoir

exactement ce que je pense. Il est mort, Quincy. Nous le savons tous les deux.

Quoique ce soit agréable à entendre, ça ne fait rien pour me mettre à l'aise. Je serre les poings, les jointures des phalanges pressées sur la table.

– Dis-moi juste ce qui ne va pas, s'il te plaît.

– C'est Lisa Milner, répond Coop.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Elle est morte, Quincy.

La nouvelle chasse l'air de mes poumons. Il me semble que je hoquette. Je n'en suis pas sûre, car trop distraite par l'écho aquatique de la voix de Lisa dans mon souvenir.

Je veux t'aider, Quincy. Je veux t'apprendre à être une Dernière Fille.

Et je le lui ai permis. Au moins un temps, j'ai supposé qu'elle savait ce qu'elle faisait.

À présent elle est morte.

À présent nous ne sommes plus que deux.

2

La version de Pine Cottage qu'a connue Lisa Milner était le siège d'une sororité, une association d'étudiantes, de l'Indiana. Une nuit de février, il y a bien longtemps, un certain Stephen Leibman, venu habiter avec son père après avoir laissé tomber la fac, a frappé à la porte. Corpulent, il était doté d'un visage aussi jaunâtre et frétilant que de la graisse de poulet.

L'étudiante venue lui ouvrir l'a trouvé sur le perron, un couteau de chasse à la main. Une minute plus tard, elle était morte. Leibman a traîné le cadavre à l'intérieur, verrouillé toutes les portes, puis coupé l'électricité et le téléphone. S'est ensuivie une heure de carnage qui a sonné la fin de neuf jeunes femmes.

Lisa Milner est passée bien près d'arrondir ce chiffre à dix.

Durant le massacre, elle s'est réfugiée dans la chambre d'une autre étudiante, prostrée à l'intérieur d'un placard, seule, serrant contre elle des vêtements qui n'étaient pas les siens et priant que le fou ne la trouve pas.

Sa prière n'a pas été exaucée.

Lisa a découvert Stephen Leibman au moment où la porte du placard s'ouvrait à la volée. Elle a d'abord vu

le couteau, puis le visage de l'assassin, les deux dégoulinant de sang. Après avoir reçu une coupure à l'épaule, elle est parvenue à assener un coup de genou dans le bas-ventre de Leibman et à s'enfuir. Elle avait atteint le rez-de-chaussée et approchait de la porte d'entrée quand il l'a rattrapée et poignardée.

Quatre blessures à la poitrine et au ventre, plus une coupure de huit centimètres le long du bras levé pour se défendre, voilà ce qu'elle a subi. Un coup de plus l'aurait achevée. Hurlant de douleur, étourdie par la perte de sang, elle est cependant parvenue à empoigner la cheville de Leibman et à le faire tomber. Comme il lâchait son couteau, Lisa s'en est emparée et le lui a plongé dans le ventre jusqu'à la garde. Stephen Leibman a saigné à mort, étendu près d'elle.

Les détails. Ils s'écoulent librement quand ce ne sont pas les nôtres.

J'avais sept ans quand cette tragédie s'est produite. Si je me souviens bien, c'est la toute première fois que j'ai remarqué un sujet au journal télévisé. Je n'aurais pas pu faire autrement. Pas avec ma mère debout devant la télé encadrée dans sa console, la main sur la bouche, qui répétait les deux mêmes mots : *Mon Dieu. Mon Dieu.*

Ce que j'ai vu sur cet écran m'a terrifiée, déroutée, bouleversée. Les gens en pleurs. Le convoi de civières couvertes d'une bâche qu'on glissait sous les rubans jaunes entrecroisés barrant la porte. La tache de sang éclatante sur la neige de l'Indiana. À ce moment-là, j'ai réalisé que des choses atroces pouvaient arriver, que le mal existait dans le monde.

Quand je me suis mise à pleurer, mon père m'a prise dans ses bras et m'a emmenée à la cuisine. Une fois mes larmes tariées, il a disposé un assortiment de bols sur le

plan de travail avant de les emplir de farine, de sucre, de beurre et d'œufs. Il m'a donné une cuillère en bois et m'a laissé mélanger tout ça. Ma première leçon de pâtisserie.

L'excès de douceur, ça existe, Quincy, m'a-t-il dit. Tous les bons pâtissiers le savent. Il faut un contrepoids. Quelque chose de sombre. Ou d'amer. Ou d'aigre. Du chocolat sans sucre. De la cardamome et de la cannelle. Du citron, jaune ou vert. Ils contre-balancent toute cette douceur, l'atténuant juste assez pour que, quand tu la goûtes, tu l'apprécies d'autant plus.

À présent, j'ai pour seul goût dans la bouche une aigreur sèche. J'ajoute du sucre dans mon thé et je vide ma tasse. Ça n'arrange rien : le sucre ne fait que contrer le Xanax dont l'effet magique commence enfin à se manifester. Leur affrontement au plus profond de moi me rend nerveuse.

Une fois le choc initial atténué, je parviens à demander :

– Quand est-ce arrivé ? *Comment* est-ce arrivé ?

– La nuit dernière. La police de Muncie a découvert son corps vers minuit. Elle s'est suicidée.

– Mon Dieu.

J'ai parlé assez fort pour attirer l'attention de ma jumelle au pair, assise à une table de là. Elle lève les yeux de son iPhone, la tête inclinée comme un cocker.

– Suicidée ? (Le mot a un goût amer sur mon palais.)

Je la croyais heureuse. Je veux dire : elle en donnait l'impression.

La voix de Lisa résonne encore dans ma tête.

Tu ne peux pas changer ce qui est arrivé. Tout ce que tu peux faire, c'est en maîtriser les conséquences sur toi.

– On attend le rapport du labo pour savoir si elle avait bu ou pris des drogues, reprend Coop.

– Alors il peut s'agir d'un accident ?

– Ce n'est pas un accident. Elle avait les poignets ouverts.

Mon cœur cesse un instant de battre. Je suis consciente de la pause, du vide là où devrait surgir une pulsation. La tristesse s'y déverse, m'emplissant si vite que j'en suis étourdie.

– Je veux des détails.

– Mais non, dit Coop. Ça ne changera rien.

– Ce sont des informations. C'est mieux que rien.

Il fixe son café comme s'il examinait le reflet obscurci de ses yeux brillants. Finalement, il déclare :

– Voici ce que je sais : Lisa a appelé police secours à minuit moins le quart et, apparemment, elle l'a regretté.

– Qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Rien. Elle a raccroché aussitôt. Le standard a localisé l'appel et envoyé deux agents chez elle. La porte n'était pas fermée à clef, donc ils sont entrés. C'est là qu'ils l'ont trouvée. Elle était dans sa baignoire. Son téléphone aussi : il avait dû lui glisser des mains.

Coop regarde dehors par la vitrine. Il est fatigué, je le vois. Et il craint sans aucun doute que je fasse un jour une bêtise du même genre. Mais cette pensée ne m'est jamais venue, même quand j'étais à l'hôpital et qu'on m'alimentait par une sonde. Je tends le bras par-dessus la table, visant ses mains. Il les retire avant que je puisse les saisir.

– Depuis quand es-tu au courant ?

– Il y a deux heures, répond-il. Une femme que je connais à la police d'État de l'Indiana m'a appelé. On reste en contact.

Je n'ai pas besoin de lui demander comment il connaît une policière de l'Indiana. Les survivants de massacres ne sont pas seuls à avoir besoin d'être soutenus.

– Elle a pensé qu’il serait bon de t’avertir, reprend-il. En prévision du moment où la nouvelle se répandra.

Les journalistes. Évidemment. Je me les représente comme des vautours affamés, des entrailles luisantes pendant de leur bec.

– Je ne leur parlerai pas.

Voilà qui attire à nouveau l’attention de la jeune fille au pair. Elle relève la tête, les yeux plissés. Je soutiens son regard jusqu’à ce qu’elle pose son iPhone sur la table et feigne de s’amuser avec l’enfant confié à sa garde.

– Tu n’es pas obligée, dit Coop. Mais tu devrais au moins envisager de publier des condoléances. Les reporters des feuilles à scandale vont te traquer comme des chiens de chasse. Autant leur jeter un os avant qu’ils aient une chance de te trouver.

– Pourquoi faudrait-il que je dise quoi que ce soit ?

– Tu le sais très bien.

– Pourquoi est-ce que Samantha ne le fait pas ?

– Parce qu’elle est toujours hors circuit. Je doute qu’elle sorte de sa planque après toutes ces années.

– Elle a bien de la chance.

– Il ne reste donc que toi, continue Coop. Voilà pourquoi j’ai tenu à venir t’annoncer la nouvelle en personne. Je sais que je ne peux t’obliger à faire quoi que ce soit si tu n’en as pas envie, mais commencer à nouer de bons rapports avec les journalistes ne serait pas une mauvaise idée. Lisa étant morte et Samantha disparue, ils n’ont plus que toi.

Je pêche mon téléphone dans mon sac. C’est le calme plat. Pas de nouvel appel. Pas de nouveau SMS. Rien, sinon quelques dizaines de mails en rapport avec mon travail, que je n’ai pas eu le temps de lire ce matin. C’est un répit temporaire ; Coop a raison : les journalistes finiront par me

débusquer. Ils ne résisteront pas à la tentation d'obtenir une interview de la seule Dernière Fille disponible.

Nous sommes, après tout, leur création.

L'expression « Dernière Fille », dans le jargon des fans de cinéma, désigne la seule femme encore debout à la fin d'un film d'horreur. C'est du moins ce qu'on m'a affirmé. Même avant Pine Cottage, je n'aimais pas regarder les films d'épouvante remplis de faux sang, de couteaux en caoutchouc et de personnages prenant des décisions tellement stupides que je me sentais coupable de penser qu'ils méritaient la mort.

Sauf que ce qui nous est arrivé n'était pas un film. C'était la vie. *Nos vies*. Le sang n'était pas faux. Les couteaux étaient en acier, aussi acérés qu'un cauchemar. Et ceux qui sont morts ne le méritaient en aucun cas.

Mais, nous, il se trouve que nous avons hurlé plus fort, couru plus vite, que nous nous sommes battues avec plus d'ardeur. Nous avons *survécu*.

Je ne sais pas dans quel support le surnom a été attribué pour la première fois à Lisa Milner. Un quotidien du Midwest, sans doute. Près de chez elle. Un journaliste de là-bas s'est voulu créatif en parlant des meurtres de la sororité, et voilà le résultat. Le surnom s'est répandu parce qu'il était assez désinvolte et morbide pour qu'Internet s'en empare. Tous les sites d'infos naissants, brûlant d'attirer l'attention, l'ont adopté. Pour ne pas rater une mode, la presse écrite a suivi le mouvement. D'abord les journaux à sensations, puis les quotidiens et, enfin, les magazines.

La transformation n'a pris que quelques jours : Lisa Milner a cessé d'être la survivante d'un massacre pour devenir une Dernière Fille tout droit sortie d'un film d'horreur.

Cela s'est reproduit quatre ans après avec Samantha Boyd, puis avec moi encore huit ans plus tard. Bien qu'il y ait eu d'autres homicides multiples durant ces années-là, aucun n'a retenu l'attention du pays comme les nôtres. Nous étions, quelles qu'en soient les raisons, les veinardes qui avaient survécu alors que tout le monde était mort. De jolies filles couvertes de sang. En tant que telles, nous avons été chacune son tour considérées comme rares et exotiques. De beaux oiseaux qui ne déploient leurs ailes chamarrées qu'une fois par décennie. Ou bien cette plante qui pue la viande avariée chaque fois qu'elle décide de fleurir.

L'attention qui s'est abattue sur moi durant les premiers mois après Pine Cottage allait de la compassion au bizarre. C'était parfois un mélange des deux, comme la lettre que j'ai reçue d'un couple sans enfants qui m'offrait de payer mes études supérieures. J'ai répondu à ces gens pour décliner leur offre généreuse, et je n'ai plus jamais entendu parler d'eux.

D'autres lettres étaient plus troublantes. J'ai perdu le compte des missives que m'ont envoyées des goths solitaires ou des détenus disant vouloir sortir avec moi, m'épouser, me serrer dans leurs bras tatoués... Un garagiste du Nevada m'a proposé de m'enchaîner dans son sous-sol afin de m'offrir d'autres sévices. Il manifestait une sincérité désarmante, comme s'il croyait vraiment que me retenir captive était le meilleur service à me rendre.

Et puis il y a eu la lettre affirmant qu'il fallait m'achever, que mon destin était d'être coupée en morceaux. Elle n'était pas signée et ne portait aucune adresse d'expéditeur. Je l'ai donnée à Coop. Au cas où.

Je commence à me sentir fébrile. Le sucre et le Xanax

explosent soudain en moi comme la dernière drogue de boîte de nuit. Coop sent mon changement d'humeur et reprend :

– Je sais que ça fait beaucoup de choses à encaisser. (Je hoche la tête.) Tu veux qu'on aille ailleurs ? (J'acquiesce à nouveau.) Alors partons.

Quand je me lève, la jeune fille au pair feint à nouveau de jouer avec l'enfant, évitant de me regarder. Il est possible qu'elle m'ait reconnue et que cela la mette mal à l'aise. Elle ne serait pas la première.

Quand je passe près d'elle, deux pas derrière Coop, je rafle son iPhone sur la table sans qu'elle le remarque.

Il est au fond de ma poche avant même que j'aie franchi la porte.

Coop me raccompagne à la maison, marchant très légèrement devant moi, tel un agent des services secrets. Nous scrutons tous les deux le trottoir en quête de journalistes. Aucun ne se montre.

Quand nous atteignons mon immeuble, Coop s'arrête juste avant l'auvent marron qui protège la porte d'entrée. Le bâtiment, élégant et spacieux, date d'avant-guerre. Mes voisins sont des dames de la bonne société aux cheveux bleus et des messieurs gays d'un certain âge, très élégants. Chaque fois qu'il vient, je sais que Coop se demande comment une blogueuse spécialisée dans la pâtisserie et un avocat commis d'office peuvent se permettre de louer un appartement dans l'Upper West Side.

La vérité est que nous ne pouvons pas. Pas avec le salaire de Jeff, risiblement bas, et sûrement pas avec ce que me rapporte mon site web.

L'appartement est à mon nom, j'en suis propriétaire.

Les fonds me sont venus d'une série de plaintes déposées après Pine Cottage. Sous l'impulsion du beau-père de Janelle, les parents des victimes ont attaqué quiconque était attaqué. L'asile psychiatrique qui l'a laissé s'enfuir. Ses médecins. Les laboratoires pharmaceutiques ayant conçu les innombrables antidépresseurs et neuroleptiques qui se bousculaient dans son cerveau. Même le fabricant de la porte d'hôpital par laquelle il s'est échappé grâce à une serrure défectueuse.

Toutes ces plaintes se sont conclues par des arrangements sans procès : les défendeurs ont compris qu'éviter la mauvaise publicité d'un affrontement avec un groupe de familles éplorées valait bien de dépenser quelques millions. Même cela, toutefois, n'a pas suffi à protéger certains d'entre eux. Un des neuroleptiques a fini par être retiré du marché. L'hôpital psychiatrique de Blackthorn a fermé dans l'année ses portes défectueuses.

Les seuls responsables qui n'ont pas pu verser d'argent sont ses parents, déjà ruinés par le coût de son traitement. Cela ne m'a pas dérangée. Je n'avais aucun désir d'accabler ce couple hébété, aux yeux humides, pour ses péchés à Lui. En outre, ma part des autres dédommagements était plus que suffisante. Un comptable ami de mon père m'a aidée à en investir la plus grande partie pendant que les actions étaient encore bon marché. J'ai acheté l'appartement après mes études, alors que le marché de l'immobilier se remettait tout juste de sa chute colossale. Deux chambres, deux salles de bains, un salon, une salle à manger, et une cuisine avec un coin petit déjeuner devenu mon atelier improvisé. Je l'ai eu pour une bouchée de pain.

- Tu veux monter ? Tu n'as jamais visité.
- Peut-être une autre fois.

Encore une chose que Coop dit toujours et ne pense jamais.

– J’imagine que tu dois partir, dis-je.

– J’ai un long trajet pour rentrer chez moi. Ça va aller, toi ?

– Ouais, dis-je, une fois le choc passé.

– Appelle ou envoie-moi un texto si tu as besoin de quoi que ce soit.

Ça, il le pense sans conteste. Coop a toujours été prêt à tout laisser tomber pour venir m’aider, depuis le matin qui a suivi Pine Cottage. Le matin où, éperdue de douleur et de chagrin, j’ai supplié : *Je veux le policier ! Laissez-moi le voir, s’il vous plaît !* Il est arrivé en moins d’une demi-heure.

Dix ans plus tard, il est encore là, à me dire adieu d’un signe de tête. Une fois que j’ai répondu de la même manière, il cache ses yeux bleus de bébé derrière sa paire de Ray-Ban et s’éloigne, finit par se fondre dans la foule des passants.

Une fois chez moi, je file tout droit à la cuisine et prends un deuxième Xanax. Le soda au raisin que j’avale ensuite est un déferlement de sucre qui, ajouté à celui du thé, me fait mal aux dents. Pourtant, j’en avale plusieurs petites gorgées tout en tirant de ma poche l’iPhone volé. Un bref examen m’apprend que son ex-proprétaire s’appelle Kim et qu’elle n’utilise aucune fonction de sécurité. J’ai accès à toutes ses communications, ses recherches sur le web, et tous ses SMS, dont un tout récent, envoyé par une espèce de macho du nom de Zach.

Tu veux t’amuser un peu ce soir ?

Juste pour le fun, je lui réponds : *Et comment !*

Le téléphone bipe dans ma main. Un autre SMS de Zach. Une photo de sa bite.

Charmant.

J'éteins l'iPhone. Une précaution. Si Kim et moi nous ressemblons, nos sonneries sont très différentes. Retournant l'appareil, j'en fixe le dos argenté maculé d'empreintes digitales. Je l'essuie jusqu'à y contempler mon reflet, aussi distordu que si je me regardais dans un miroir de fête foraine.

Ça fera parfaitement l'affaire.

Je manipule la chaîne en or qui pend toujours à mon cou. Elle retient une petite clef, laquelle ouvre le seul tiroir de la cuisine verrouillé en permanence. Jeff croit qu'il renferme des papiers importants pour mon site, et je ne le détrompe pas.

À l'intérieur se trouve un assortiment de métal étincelant et tintinnabulant. Un tube de rouge à lèvres et un large bracelet en or. Plusieurs cuillères. Un poudrier en argent subtilisé au poste des infirmières quand j'ai quitté l'hôpital après Pine Cottage. Je m'y suis mirée durant le long trajet en voiture qui m'a ramenée chez moi, afin de m'assurer que j'étais encore là. À présent, je fixe les reflets déformés qui me rendent mon regard et j'éprouve le même réconfort.

Oui, j'existe encore.

Je dépose l'iPhone en compagnie des autres objets, referme et verrouille le tiroir, puis repasse la clef autour du cou.

Tel est mon secret, bien au chaud contre mon sternum.

Tout l'après-midi, je m'arrange pour éviter les cupcakes inachevés. Ils semblent me guetter depuis le plan de travail de la cuisine, exiger la même attention que les deux autres déjà décorés, l'air hautain sous leurs finitions. Je sais que je devrais m'en occuper, ne serait-ce que dans un but thérapeutique. Après tout, c'est là le premier commandement de mon site web : *Mieux vaut pâtisserie que thérapie.*

En général, j'en suis convaincue. La pâtisserie a un sens. Ce qu'a fait Lisa Milner n'en a pas.

Pourtant, je suis d'humeur si sombre que même mon passe-temps favori n'y changera rien, je le sais. Au lieu de m'y adonner, je me rends donc au salon, laissant glisser mes doigts sur le *New Yorker* et le *Times* de ce matin, pas encore lus, tentant de me convaincre que je ne sais pas exactement où je vais. Je m'y retrouve tout de même. Devant la bibliothèque près de la fenêtre, je monte sur une chaise pour atteindre l'étagère du haut et le livre qui y repose.

Celui de Lisa.

Elle l'a écrit un an après sa rencontre avec Stephen Leibman, lui donnant le titre rétrospectivement triste de